

Études de Grammaire Basque

I. Les pronoms personnels et réfléchis

En grammaire générale et dans les langues anciennes il n'y a pas de pronoms personnels de troisième personne, mais seulement des démonstratifs, au nombre de trois, dans les idiomes inférieurs: (éloigné) celui-là, (prochain) celui-ci, (intermédiaire ou indifférent) cet autre. En dravidien ils sont caractérisés par les trois voyelles fondamentales a, i, u.

En basque nous les retrouvons tous les trois, chacun sous deux formes, qu'on peut appeler ordinaire et active (sujet d'un verbe transitif) *hura, hark,—hau, haur, hunek,—hori, orrek-*; pluriel *hek,—hauk, horiek* et *hoyek*; les génitifs sont singulier *haren-hunen-horren*, pluriel *heyen-hauen,—orien, oyen*. En composition, suffixés, ils se réduisent à *a, ak, or, onek, ori—orrek*. Nous y reviendrons, mais nous rappellerons une fois pour toutes que *h* initial tombe dans beaucoup de dialectes basques. Les pronoms personnels, moi, toi, nous, vous, auxquels nous ajoutons soi, mais en excluant le vous pléonastique formé à l'époque où, par imitation du néo-latin, vous est devenu un singulier respectueux.

Les pronoms basques sont: *ni, hi, gu, zu, bera*, avec les génitifs *nere, neure, ene—hire, heure, gure, geure,—zure, zeure,—bere*, «de soi» *beren* «d'eux».

Les pronoms réfléchis dérivés des personnels, offrent les formes suivantes: *nihau, nihaur, niaur, neror, neroni, neronek,—ihaur, erori, heroni,—gihau, gihaur, gihauk, geroni, geronek, guhonek,—zuaur, zuhaur, zuhauri, zerori—beronek*, «celui-ci-même», *berori* «celui-là même».

Tels sont du moins les formes usitées. Ce tableau suggère les observations suivantes:

1° La forme primitive des démonstratifs paraît être *a* ou *ar-*,

au ou *aur*, - *ori* mais ces deux derniers sont très souvent confondus probablement par analogie avec le néo-latin qui ne connaît que «celui-ci» et «celui-là».

2° La forme primitive des pronoms personnels doit être *nu-ku-gu-zu*; on sait que le *h* de la seconde personne remplace probablement un *k* primitif. La voyelle *u* s'est renforcée par *e*: *eure*, *geure*, puis s'est réduite à la voyelle de renforcement: *eroni* *zerori*.

3° Les génitifs de ces pronoms, à part *beren* qui est un cas particulier, n'ont pas de *n* final. Cependant le suffixe général du génitif est *en*. Le *n* est peut être tombé parce que ces génitifs pronominaux étaient d'usage très fréquent; peut être aussi le suffixe primitif était-il seulement *e* auquel s'est ajouté le *n* locatif, lequel d'ailleurs disparaît dans la déclinaison lorsque le génitif est combiné avec *ki* ou *kin* pour exprimer «avec»: *gizonekin* «avec les hommes», *Mariarekin* «avec Marie».

Le *n* final en basque comporte essentiellement une idée d'état, de subordination, de dépendance. Aussi forme-t-il des conjonctifs: *liren* «qu'ils fussent», des relatifs: *dudan liburua* «le livre que j'ai», des imparfaits modernes: *zinduen* «vous l'aviez» et des adjectifs comme les ordinaux *lehen*, *leheren*, *leren*, *leuen* «premier»: *heren* «troisième», «tiers»; *lauren* «quatrième», «quart» *hamarren* «dixième, décime, dime».

4° Les réfléchis sont formés des pronoms personnels dérivés par les démonstratifs prochains et indifférents qui se confondent comme on l'a déjà dit, mais jamais par l'éloigné. Ils viennent, soit du nominatif, soit du génitif, ce qui s'explique par le rôle déterminant, c'est-à-dire adjectif, du génitif et par l'emploi du nominatif lui-même comme adjectif: *oiharbide* «chemin forestier» *behola* «cabane à jument». Mais pourquoi cette exclusion du démonstratif éloigné? C'est qu'en néo-latin les réfléchis expriment en même temps une restriction: moi-même ayant un sens plus précis que moi et nous-même séparant davantage nous de la collectivité. Cette restriction est exprimée par le démonstratif prochain: nous pouvons conclure de là que les pronoms réfléchis basques actuels ont commencé par être des exclusifs: moi seul, toi seul, nous autres, vous autres, et qu'ils sont devenus réfléchis par analogie avec l'usage du néo-latin moderne.

C'est par l'analogie que la langue basque a subi tant d'altérations depuis son entrée dans la vie historique: emploi de l'ar-

ticle, substitution à la conjugaison simple d'une conjugaison périphrastique compliquée, pénible et défectueuse, emploi de mots dans un sens conventionnel qu'ils n'ont pas naturellement, barbarismes comme *nau* «à moi» pour *daut* «ir l'a à moi», qui est d'emploi journalier à St. Jean de Luz parce que le français «il m'a» confond le datif et l'accusatif. Les ouvrages écrits depuis moins de quatre siècles, qui forment ce qu'on peut appeler la littérature basque sont pensés en français ou en espagnol et habillés de mots basques. Un abus par exemple est *oraino* «jusqu'à présent, encore» mis pour «plus, davantage». Une chanson composée il y a une cinquantaine d'années par un jeune médecin et qui eut un grand succès dans la bourgeoisie labourdine est intitulée *mutil zahar* «vieux garçon» c'est-à-dire célibataire, mais *mutil zahar* signifie proprement «vieux domestique, garçon de ferme âgé»; le second vers de cette chanson *chede zerbait banuen lagun bat hartzeko* prétend dire: «j'avais quelque idée de prendre une compagne» mais le basque ne connaissant pas la distinction des genres, *lagun* signifie compagnon dans le sens le plus absolu et dans cette phrase «prendre» n'a pas du tout la même signification que *har*. Liçarrague explique qu'il a traduit «pêcheur d'hommes» par *guiçapescadore* pour ne pas mettre *guiçarrantçaille* qui signifierait «poissonnier d'hommes». On a cru remédier à cet inconvénient en fabriquant des mots que le vulgaire ne peut pas comprendre et qui souvent sont très mal faits; ainsi dans certains citations d'auteurs classiques on a traduit «déesse» par *yainkosa*, mais *yaincoa* «Dieu» est une contraction de *yaungoikoa* «le Seigneur d'en-haut» qui ne pourrait avoir pour féminin que *andre goikoa*. Les langues sont des organismes vivants qui naissent, se développent, dépérissent et meurent; on ne saurait arrêter le cours naturel des choses; comme dit un vers basque bien connu: mille années ont passé et l'eau poursuit son chemin, (proprement: «agit dans son chemin»): *milla urte igaro ta urak bere bidean*.

Je ne recherche pas aujourd'hui pourquoi le pronom singulier de première personne sujet ou régime médial ou final est représenté par *t* ni pourquoi celui de troisième personne qui est *o* médial ou final est *d* initial, ni d'où vient le *b* de *bera* «soi-même» qu'on retrouve au commencement de la troisième personne des impératifs: *bu* ou *biu* «qu'il l'ait», *bemo* «qu'il le lui donne», *biz* «qu'il soit», «*bego* qu'il reste». Ce dernier mot correspond souvent

à notre «laisse, laissez»; aussi dans son vocabulaire bas-navarrais M. Salaberry d'Ibarrole a-t-il dit cette extravagante explication: *bego* impératif de *utzi* «laisser». Une confusion du même genre qui se fait journellement traduit par «plait-il?» l'expression *baantzut* pour *badantzut* «l'entends je» ou «si j'entends; ce *ba* préfixé au verbe isolé ou commençant une phrase est tantôt la conjonction si ou tantôt simplement une particule affirmative.

JULIEN VINSON.

P. — S.

Je ne crois pas utile de répondre aux observations de Schuchardt (Revue XI, I, p. 50) sur mou article «Syntaxe» (Revue X, p. 58): plusieurs de ses observations se réfutent d'ailleurs d'elles-mêmes, notamment celle relative à *edatera*: je ne conteste pas l'usage mais je dis qu'il est abusif car *ra* signifie essentiellement «vers» et exprime un mouvement.

Je crois qu'il n'est pas exact d'assimiler *leku*, *lekum*, d'une part et *ili*, *ilun* ou *iri*, *irun*, de l'autre; les deux premiers sont un seul et même mot latin; les deux autres sont deux mots basques, dont le second est un augmentatif du premier; il y aurait donc *herri* «pays habité, avec maisons isolées»; *iri* «village composé de maisons groupées»; *irun* «grand village, ville»; *n* final peut, comme *l* disparaître dans la composition: à côté de *irumberri* «ville neuve» on a *irube*, *iruber*, *irubehere* «infériorité de la ville, qui a la ville au dessous, qui domine la ville». Quant à ma théorie du verbe transitif déterminé et indéterminé, et du prétérit formé par la nasalisation initiale du radical, j'y persiste plus que jamais: elle est basée sur des faits précis et positifs et explique bien les anomalies et les irrégularités de la conjugaison.

